



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

## FEUILLET DE ST SYMÉON

N°345 DIMANCHE DES MYRRHOPHORES

Le présent feuillet complète pour le dimanche des Myrrhophores les feuillets n°14, 73, 125, 179, 235 et 287, feuillets que l'on peut télécharger sur le site

<https://saintsymeon.fr>



Illustration de Ms extraite de *The Treasures of Mount Athos : Illuminated Manuscripts Miniatures Headpieces Initial Letters Volume I :The protaton and the Monasteries of Dionysiou, Koutloumousiou, Xeropotamouand Gregorion*, 1974, p. 217.

**Dimanche des Myrrhophores et du juste Joseph  
d'Arimathie**

**Homélie prononcée par le père Boris Bobrinskoy  
le 07 mai 2006**

**(Actes 6, 1-7 ; Mc 15, 43-16,8)**



Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, Amen.  
Le Christ est ressuscité ! En vérité Il est ressuscité !

C'est en effet par cette annonce que nous devons nous accueillir et nous saluer les uns les autres pendant tout ce temps de Pâques, de Pâques jusqu'à l'Ascension.

Nous célébrons aujourd'hui pour ce troisième dimanche après la Pâques, la mémoire des saintes femmes myrrhophores. « Myrrhophores » désigne les femmes qui, au matin du premier jour, vinrent honorer le Maître au tombeau et qui apportaient la myrrhe et les aromates destinés à embaumer Jésus.

Nous pouvons nous interroger : quand la myrrhe est-elle apparue pour la première fois dans la vie du Sauveur ? C'est bien sûr à l'occasion de la Nativité de Jésus. Lorsque les rois mages apportèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe leur triple hommage symbolisait le triple ministère du Seigneur (Mt 2, 11). L'or célèbre en Lui le roi, l'encens proclame Son sacerdoce éternel et la myrrhe annonce le sacrifice à la fois prophétique et total de Son être entier. Puis le parfum de la myrrhe est encore évoqué quand une femme pécheresse versera un parfum précieux sur la tête du Seigneur. Et plus tard, Marie-Madeleine embaumera les pieds du Seigneur, les oindra de ce parfum précieux, le Seigneur le précisera bien : « Laisse-la faire, c'est pour Mon ensevelissement qu'elle l'a préparé. »

Ainsi nous voyons que la vie entière du Seigneur se situe sous le signe de la myrrhe. Et nous pouvons percevoir ce que représente la myrrhe et ce qu'elle signifie dans l'Évangile. La myrrhe est d'abord le signe de l'émotion, du débordement de tendresse et des larmes. Larmes de repentir de cette femme pécheresse, larmes d'attendrissement de celle qui voulait seulement honorer le Seigneur et se tenir - rien de plus, en toute simplicité - à ses pieds. La myrrhe est aussi le signe du don volontaire de ce qui pouvait être considéré de plus précieux, c'est-à-dire du dévouement total, d'une fidélité indéfectible. Enfin la myrrhe est signe de louange, de reconnaissance à l'égard de Celui qui n'est pas simplement un homme, mais qui, à travers Son chemin entier, nous manifeste l'amour infini de Dieu.

De ces femmes myrrhophores, nous en connaissons quelques-unes : Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et de Joseph, Salomé, Johanna, Suzanne et d'autres

encore dont les noms ne nous ont pas été transmis. Toutes ces femmes qui suivaient le Seigneur L'ont servi de leurs mains et de leurs biens sans jamais se mettre en avant, sans prétendre à quoi que ce soit, elles persévéraient dans le service du Seigneur des Douze et des disciples. Et par-delà la mort du Maître, elles ont continué à servir le Seigneur.

Parmi ces femmes qui suivirent le Seigneur, n'oublions pas Marthe, un moment rabrouée par le Seigneur, mais dont le zèle au service du Seigneur et de ses disciples est incontestable.

Sous les traits de ces femmes, nous réalisons à quel point leur service est nourri d'humilité, de complet abandon, de total oubli d'elles-mêmes dans le seul désir d'accompagner le Seigneur et dans le seul besoin vital d'écouter Sa parole.

Enfin, entre toutes ces femmes, il en est une qui se tient là et qui n'est pas nommée, sauf au pied de la croix, dans l'évangile de Jean : la Mère de Dieu, elle-même. La Mère de Dieu nous donne l'exemple du dévouement, de la présence attentive et discrète, de l'humilité jusqu'à l'effacement. Un effacement tel qu'il n'est presque jamais question de la Vierge Marie dans les Évangiles, sauf dans l'Évangile de Jean aux noces de Cana.

Cet effacement, cette humilité, ce service silencieux met en lumière leur courage et leur détermination. Comment ne pas être émerveillé par cette foi des femmes qui, au mépris de tous les dangers, affrontaient la haine de la populace, des pharisiens ou des grands prêtres, et bravaient la violence des soldats et des bourreaux du Seigneur ? Avec audace et foi, elles accompagnent le Maître, Le suivant de loin, observant tout ce qui se passe, jusqu'à veiller à l'ensevelissement au tombeau.

Et ici, il faut faire mémoire de ces hommes qui ont permis l'ensevelissement du Seigneur. N'oublions pas Joseph d'Arimatee, membre éminent du Sanhédrin, qui a le courage d'aller importuner Pilate. N'oublions pas Nicodème, le pharisien qui venait de nuit écouter le Seigneur pour l'interroger sur le sens du Royaume, et qui apporte la myrrhe et l'aloès pour embaumer le corps de Jésus. Ainsi ce service de l'onction n'est pas seulement dévolu aux femmes, il est dévolu à tous ceux qui veulent dans l'intimité, la tendresse et l'effacement, servir le Seigneur sans jamais se mettre en avant.

C'est là le mystère de l'Église, mystère de féminité et de maternité. Maternité spirituelle dans laquelle nous naissons et nous grandissons entourés par les bras maternels. Et ces bras de celles - mais aussi de ceux - qui nous ont portés à la vie et qui nous transmettent indiciblement, intérieurement, par leur foi et par leur prière l'amour du Seigneur et la connaissance de Dieu. Ce mystère de la transmission féminine de la foi se révèle avec éclat quand, au matin du premier jour, ce sont les femmes qui viennent annoncer la Résurrection aux hommes. Alors, nous sommes

saisis par le contraste entre la foi de ces femmes et le doute des apôtres auxquels le Seigneur a pu reprocher leur incrédulité, leur dureté de cœur et leur manque de foi. Pourtant, cette fois-ci, les apôtres écoutent les femmes et finalement le Seigneur Lui-même leur apparaît.

Mais reconnaître ce rôle des femmes ne doit ni minimiser ni rabaisser en quoi que ce soit la fonction et la vocation apostolique qui est unique, fondamentale et centrale dans la vie de l'Église. L'Église est « apostolique » d'abord parce que les apôtres ont été élus par le Seigneur, ensuite parce qu'ils portent la parole de Dieu jusqu'aux confins de la terre et jusqu'à la fin du monde.

Mais cet apostolat des apôtres et l'apostolat de leurs successeurs, des évêques, des prêtres, des théologiens, des catéchètes, ne serait rien s'il n'y avait cet apostolat intime, cet apostolat de l'onction, cet apostolat de la présence, de la tendresse et des larmes, cet apostolat d'abandon au Seigneur. Apostolat de toutes celles et de tous ceux qui, à travers le temps et l'espace, ont simplement voulu aider le Seigneur et qui L'ont gardé contre leur sein, L'ont protégé, L'ont porté et L'ont finalement transmis comme un enfant, comme un enfant qui passe de bras en bras comme la chose la plus précieuse qui puisse être

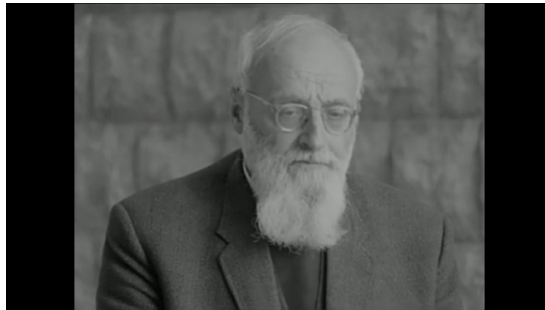
L'onction des larmes, l'onction du parfum et de la myrrhe et, comme plus tard dans la vie de l'Église, l'onction du saint chrême, sont aussi symboles d'une autre onction, éternelle et divine, qui est l'onction du Saint Esprit. En effet, le Saint Esprit lui aussi œuvre maternellement dans la vie de l'Église. Le Saint Esprit agit de l'intérieur, sans même que nous puissions parfois reconnaître sa voix et sans même que nous sachions d'où vient ce souffle, cette chaleur, cette paix, cette sérénité, cette joie. Son action est si douce et si subtile, si intime et si intérieure que nous ne savons pas toujours l'identifier et qu'elle échappe à toute description. L'Esprit Saint souffle où il veut et c'est ce même Esprit qui, de toute éternité, emplissait le Fils de Dieu, car le Fils et l'Esprit font Un. C'est l'Esprit qui est l'onction éternelle sur le Fils, c'est l'Esprit qui est l'onction au Jourdain, qui repose sur Jésus et qui Le manifeste comme l'Oint et comme l'Élu de Dieu.

Ainsi il y a un lien particulier entre l'onction spirituelle qui envahit et comble Jésus dans toute Sa vie terrestre et l'onction par laquelle nous sommes nous-mêmes oints par le saint chrême dans notre vie où nous sommes remplis de l'Esprit. C'est cette même onction que Jésus a accepté humblement de ces femmes lors de Sa vie humaine et qu'Il a reçu avec joie et, dirai-je, avec tendresse. C'est cette même onction que Jésus accepte plus tard à Son sépulcre, comme en témoigne le fait que la pierre qui clôt le tombeau est déjà ôtée quand arrivent les femmes chargées de myrrhe et d'aromates pour l'embaumement.

La pierre est déplacée, le tombeau est ouvert, et un ange se tient à l'entrée pour annoncer en premier aux femmes la Résurrection. Et à leur tour, les femmes s'empresseront d'annoncer aux apôtres que « le Seigneur est ressuscité, Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit ».

Ainsi remercions le Seigneur parce que l'Église nous donne de vivre ce mystère de l'onction, par le mystère de la sainte huile. On peut dire que c'est une des caractéristiques essentielles et une dimension fondamentale de la vie de l'Église, de son devenir, de sa vivacité, de sa sainteté, de sa gloire que ce service de la myrrhe qui est celui des femmes, de la féminité de l'Église et, de la Mère de Dieu, jusqu'à la fin des temps.

Amen.



### **Homélie de P. Lev Gillet sur le dimanche des myrrhophores**

Le deuxième dimanche après Pâques est appelé « dimanche des myrrhophores ». Ce nom grec signifie « porteuses d'aromates ». Il s'agit des femmes qui vinrent pour oindre le corps de Jésus enseveli et auxquelles la Résurrection fut annoncée en premier lieu. L'épisode est relaté dans l'évangile de la liturgie, et l'Église en fait, ce dimanche, l'objet spécial de notre méditation.

À l'aube du dimanche, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé se rendent au sépulcre. Nos journées seraient bénies si, chaque jour, « de grand matin », et plus particulièrement « le premier jour de la semaine », notre pensée se tournait vers Jésus triomphant de la mort. Le soleil « se levait » quand les femmes allèrent au sépulcre. Jésus est le vrai soleil qui doit illuminer notre journée dès son commencement. La journée entière devient autre quand elle débute avec Jésus.

Les femmes ne savent comment elles parviendront jusqu'au corps de Jésus : « *Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ?* ». L'évangile précise que cette pierre « *était fort grande* ». Beaucoup d'entre nous peuvent se poser la question que se posaient les femmes. Car, dans beaucoup d'âmes, Jésus semble être enseveli comme en un sépulcre. Il semble paralysé, immobilisé, - même mort. Il est recouvert par une pierre pesante : la pierre du péché, de l'ignorance, de l'indifférence, la pierre de l'habitude

mauvaise accumulée depuis des années. Nous voudrions peut-être enlever cette pierre et atteindre le Seigneur vivant. Mais nous n'en avons pas la force. « *Qui nous roulera la pierre ?* ».

L'entreprise des femmes ne paraît pas - humainement parlant - pouvoir réussir. Et cependant elles se sont mises en route. Sans savoir comment elles entreront dans le sépulcre, elles marchent vers lui. De même, sans savoir comment sera ôté l'obstacle qui peut être nous empêche d'avoir accès au Sauveur, ayons confiance. Faisons un premier mouvement. Levons-nous. Mettons-nous en route. Marchons vers Jésus que la lourde pierre sépare de nous. Que la foi et l'espérance nous guident.

Les femmes ne vont pas au sépulcre les mains vides. « *Elles achetèrent des aromates pour aller oindre son corps* ». Apportons, nous aussi, quelque chose au sépulcre. Même si nous sommes souillés par les plus grands péchés, apportons au sépulcre un commencement de bonne volonté, notre peu d'amour, un acte charitable envers d'autres, notre faible prière. Sans doute ce ne sont pas nos pauvres dons qui obtiendront que la pierre soit ôtée, car notre accès à Jésus ressuscité et à la puissance de sa Résurrection demeurent le présent magnifique et entièrement gratuit de la miséricorde divine. Mais le fait que nous ne nous acheminons pas vers le sépulcre avec des mains tout-à-fait vides montrera que notre cœur non plus n'est pas vide. Où sont les « aromates » avec lesquelles nous voulons « oindre » Jésus ?

Et voici que le miracle s'est produit. « *Elles virent que la pierre avait été roulée* ». Les femmes n'auraient pas pu enlever cet obstacle. Mais Dieu lui-même y a pourvu. L'évangile que nous lisons ce dimanche ne précise pas comment la pierre de l'entrée du sépulcre fut roulée. Un autre évangile est plus explicite : « *Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre : L'Ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la pierre...* ». Ce verset est riche de sens. Quand l'ange du Seigneur vient ôter la pierre du sépulcre, il ne la roule pas doucement. Ce n'est pas une opération qui puisse s'accomplir sans effort, sans une commotion violente et profonde. Il y faut un tremblement de terre. De même, l'enlèvement de l'obstacle qui nous sépare de Jésus ne doit pas être conçu par nous comme un ajustement partiel. Il ne s'agit pas d'ôter ou de déplacer quelques pierrailles, de modifier quelques détails en laissant l'ensemble aussi inchangé que possible. Là encore, un tremblement de terre doit intervenir. C'est-à-dire que le changement doit être total, atteignant tous les aspects de notre être. La conversion est un « tremblement de terre » spirituel.

L'ange vêtu de blanc, assis dans le sépulcre, dit aux femmes : « *Jésus que vous cherchez... est ressuscité, il n'est pas ici. Voici le lieu où on l'avait placé* ». Non seulement Jésus ressuscité n'est plus dans le tombeau, mais toute tentative de limiter, de localiser, de circonscrire sa présence, est vaine désormais. La piété humaine imagine parfois qu'elle peut lier la présence du Sauveur à certaines conditions ou circonstances – de

temps, de lieu, d'action – ou à certaines formules intangibles. Mais Jésus-Christ nous est maintenant accessible en tout temps, en toutes circonstances. Il dépasse et fait éclater les cadres où certains chrétiens voudraient parfois l'enfermer, - « où on l'avait placé ». On nous dira : « il est ici », ou « il est là » ; et il y est, quoique peut-être autrement que ne le pensent les fidèles qui l'adorent « ici » et « là », mais il est aussi ailleurs, et nous pouvons partout découvrir sa présence. « *Ne cherchez point parmi les morts celui qui est vivant* », comme dit un autre récit de la Résurrection.

L'ange dit encore aux femmes : « *Allez dire à ses disciples et notamment à Pierre, qu'il vous précède en Galilée : là vous le verrez, comme il vous l'a dit* ». Que signifie ce rendez-vous en Galilée, plusieurs fois mentionné dans les évangiles ? Jésus veut-il simplement soustraire ses disciples à la curiosité et à l'hostilité des Juifs ? Veut-il, après des jours de trouble et d'angoisse, leur assurer un intervalle de tranquillité, dans une atmosphère bien différente de celle de Jérusalem ? Peut-être cela est-il. Peut-être aussi ne nous tromperions-nous pas en donnant des paroles de Jésus une explication plus profonde. C'est en Galilée qu'avait lieu la première, l'inoubliable rencontre de la plupart des apôtres avec leur Maître. C'est là qu'ils l'avaient tout d'abord entendu et suivi et qu'ils lui avaient donné leur cœur. Maintenant que leur foi a été soumise à une dure épreuve - où ils ont été trouvés déficients - il leur sera bon de se replonger dans l'ambiance galiléenne, d'y retrouver Jésus, d'y retrouver aussi la fraîcheur et la joie de la première rencontre et d'y renouveler leur acte de foi et d'obéissance. Cela est vrai de nous aussi. Il y a une Galilée dans la vie de la plupart d'entre nous. Une Galilée : c'est-à-dire un moment, déjà peut-être lointain, où nous avons rencontré Jésus personnellement et où, pour la première fois, nous l'avons écouté, nous avons essayé de le suivre. Beaucoup de péchés, d'oubli, de négligence nous ont peut-être, par la suite, séparés du Seigneur. À l'heure de la crise décisive, nous avons, comme les Apôtres, peut-être abandonné le Maître. À nous aussi Jésus ressuscité fixe un rendez-vous en Galilée. Il nous demande de faire revivre en nous le souvenir et la ferveur de la première rencontre. Si nous essayons de redevenir tels que nous étions alors, nous le retrouverons lui-même. Ne disons pas : « C'est trop difficile ». Car il nous préparera la route : « Il vous précède en Galilée... ». Invisible et présent, il marche devant nous vers cette Galilée de l'âme ; si nous le suivons, chaque pas nous deviendra plus facile, et un moment viendra où, sinon par les yeux du corps, du moins par les yeux de la foi et de l'amour, nous atteindrons une certitude inébranlable de sa Présence : « *Là vous le verrez...* ».

À la place d'épître, nous continuons, à la liturgie, la lecture du livre des Actes. Nous lisons aujourd'hui le récit de l'institution des sept premiers diacres. Ils sont choisis pour assurer le « service quotidien », la distribution des secours matériels et pour permettre aux apôtres de se donner « à la prière et au service de la parole ». Cet

épisode contient un double enseignement. D'une part, il est nécessaire que le « service des tables » soit régulièrement organisé dans la communauté chrétienne. Une Église qui ignorerait les besoins matériels des hommes et qui ne s'efforcerait pas d'être secourable ne peut pas être l'authentique Église de Jésus-Christ. D'autre part l'Évangile ne se réduit pas à la philanthropie; l'apostolat ne doit pas devenir une simple assistance sociale : « *Il ne sied pas que nous délaissions la parole de Dieu pour servir aux tables* ». Dans notre condition humaine, nous ne pouvons échapper à cette division du travail : tel sera appelé à la contemplation, tel autre à l'apostolat, tel autre aux œuvres de miséricorde. Un seul est à la fois capable de multiplier les pains et de prêcher sur la montagne, de laver les pieds des convives et de leur adresser le discours après la cène, et celui-là seul, infiniment au-dessus de tous les apôtres et de tous les diacres, est la perfection et la plénitude de l'Église. Aux heures où nous ne savons comment concilier les exigences des « œuvres extérieures » et celles de la Parole divine – soit écoutée, soit annoncée – lui seul, si nous le consultons, nous indiquera dans quelles justes proportions il nous faut joindre l'obéissance de Marthe et celle de Marie.

Un Moine de L'Église D'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur*, éditions An-Nour p. 87 – 91.